Document generated on 08/04/2025 9:31 a.m.

Québec français

L'écriture du quotidien

Marcel Ouellette

Number 60, December 1985

L'Acadie : littérature et culture

URI: https://id.erudit.org/iderudit/50575ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Ouellette, M. (1985). L'écriture du quotidien. *Québec français*, (60), 38–39.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'écriture du quotidien

marcel ouellette

Depuis une quinzaine d'années, un bon nombre d'auteurs acadiens se sont fait connaître tant chez eux que chez leurs voisins québécois ou même européens. La critique a évidemment joué un rôle prédominant dans la reconnaissance et la diffusion des auteurs jugés les plus importants, tant au niveau de la poésie, du roman, du théâtre que de l'essai. Malheureusement, l'intérêt accordé à ces genres proprement littéraires a relégué au second plan toute une série d'ouvrages difficilement classifiables, inspirés de la culture populaire.

Les critères esthétiques et scientifiques ont sûrement présidé à cette sélection. Le fait demeure que la production écrite la plus abondante en Acadie est celle qui s'intéresse au folklore et au quotidien. La littérature acadienne n'est-elle pas trop jeune pour qu'on cherche déjà à distinguer ce qui est littéraire de ce qui le serait moins? Ne serait-il pas préférable de chercher plutôt à mieux connaître et à valoriser les œuvres moins diffusées? Quantité d'écrivains publient à leur propre compte et ne rejoignent, dans la plupart des cas, qu'un public restreint. Cette littérature est née à l'extérieur des grands mouvements littéraires et s'est développée selon des visées et des aspirations différentes de celles d'une littérature dont les intentions se situent surtout au niveau esthétique.

Il faut remonter aux années 1970 pour identifier les agents initiateurs de cette nouvelle forme d'écriture en Acadie. Par exemple, les sociétés historiques et culturelles, grâce à leurs efforts d'animation et à leur encouragement pour la recherche et les travaux, ont favorisé la reconnaissance d'une écriture plus populaire, reléguée trop souvent, jusque-là, aux fonds de tiroirs. De même, les concours littéraires, les nuits de poésie et les journaux locaux sont devenus pour plusieurs un moyen de diffuser oralement ou par écrit une poésie ou même des contes qui seraient restés inconnus. En particulier, les nuits de poésie de la fin des années 1970 ont vite su devenir un forum pour tous ceux et celles qui souhaitaient faire connaître, très souvent pour une première fois, leurs textes à un public plus large. Ainsi plusieurs auteurs sont passés de l'écriture privée à l'écriture publique; certains ont ensuite osé publier. Pour la plupart autodidactes solitaires et isolés, ils ont su se reconnaître et s'apprécier. Nous pensons, entre autres, à Lina Madore, qui, à l'occasion d'événements littéraires, a lu ses textes pour une première fois; c'est l'accueil que ceux-ci reçurent qui l'incita à penser sérieusement à la publication. En 1979, elle fit paraître le tome I de *Petit Coin perdu*, autobiographie très appréciée du public madawaskayen, et dont le tome II fut publié en 1981.

Cette percée de Lina Madore éveilla d'autres personnes à l'écriture et, les activités littéraires aidant, d'autres écrivains publieront, parfois sans éditeur: Irène Daigle-Nadeau, Imelda Haché, Maurice Ouellet... Certains écrivains du Madawaska verront même à répondre à leurs besoins particuliers en mettant sur pied l'Association des écrivains des trois frontières.

Au Madawaska, l'autobiographie occupe une place très importante. Dans *Petit Coin perdu*, Lina Madore décrit la vie dure que menait sa famille dans sa paroisse natale du Témiscouata durant la première moitié du siècle, les efforts de colonisation, la pauvreté, une adolescence difficile, à voyager de chez elle au Madawaska surtout pour la récolte des patates... Le tome II raconte sa vie de femme mariée, ponctuée de multiples grossesses, de saisons de patates, la vie dure dans ce pays de montagnes. Mais Lina Madore sait très bien communiquer l'optimisme de sa famille qui se contente de l'essentiel. Tout récemment, en 1985, Imelda Haché publiait elle aussi un premier tome d'une autobiographie qui relève le même défi: tenter de faire connaître à la nouvelle génération les conditions de vie qui prévalaient il y a quelques dizaines d'années. De son côté, Maurice Ouellet, un ex-employé d'Immigration Canada, raconte ses expériences, autant celles de sa jeunesse dans la ville d'Edmundston, au pied de la gare du Canadien National peuplée de «hobos», que celles vécues à l'étranger à travers son travail. Ces auteurs témoignent tous d'une époque difficile que chacun doit, selon eux, connaître pour mieux apprécier la vie moderne.

Ce type d'écriture n'a pas été pratiqué que dans la région du Madawaska. Dans le nord du Nouveau-Brunswick, Lorraine Diotte est bien connue, non seulement comme la Bolduc acadienne, mais aussi pour son texte de poésies et de proses intitulé *Bout-ci Bout-là*, et pour *Polidore*, une série d'anecdotes à travers lesquelles elle mène avec humour une critique des institutions politiques et économiques. Polidore, c'est l'homme sans instruction qui se rend tous les jours à son travail, qui prend peu à peu conscience de sa situation d'exploité, d'opprimé. «Polidore? C'est un gars extraordinaire! C'est le gros bon sens, l'intelligence même!» Polidore fait, dans un langage coloré, une critique de ce qui l'entoure: les routes, les régimes de pensions, la religion, les sports, la télévision, l'assimilation... Lorraine Diotte, dans une lettre au journal *l'Évangéline* (8 octobre 1981), écrivait au sujet de *Bout-ci Bout-là*: «[...] *c'est curieux, comme ce bouquin m'apparaît soudain refléter cette réalité brutale d'une société artificielle, handi-*

capée où seuls les forts s'en tirent sans blessures, où, le plus souvent, les plus indigents sont à la merci de quelques têtes dirigeantes qui ne se soucient que de leur confort ou de leur prestige».

Les écrivains de cette région du Nord semblent particulièrement préoccupés de la situation sociale et politique qui prévaut à l'époque. On se souvient que, dès 1971, Pierre Godin publiait *Cinq ans de trop*, une autobiographie dans laquelle il faisait une analyse assez critique du monde du travail en général, et du monde de l'institution psychiatrique en particulier.

À l'Île-du-Prince-Édouard paraît en 1979 l'ouvrage d'Antoinette Gallant, *le Journal d'une raconteuse* dans lequel l'auteure raconte simplement son quotidien en parlant de la pluie et du beau temps, de son chat «Le Kique», des gens qui l'entourent, de tous les événements qui constituent son univers. À l'instar d'Antonine Maillet, elle a voulu rester fidèle à sa langue régionale, soit celle de Rustico.

L'histoire et la tradition

En Nouvelle-Écosse et dans le sud-est du Nouveau-Brunswick, d'autres éléments ont provoqué la naissance de ces nouvelles formes d'écriture qui s'adressent à un public particulier. Les Acadiens sont très attachés à la généalogie, à certains faits de l'histoire, voire à l'histoire en général. Il est très important pour les auteurs de faire apprécier l'histoire et par le fait même d'attiser la fierté familiale et nationale. On ne compte plus, dans toutes les régions acadiennes les monographies paroissiales écrites lors d'un centenaire ou d'un bicentenaire, les monographies familiales très peu diffusées, Ces écrits où se mêlent l'histoire et la tradition, visent comme l'écrit Émery LeBlanc, à restituer «avec un peu d'imagination» certains faits historiques. Contes, anecdotes, récits sont ainsi transmis, souvent dans le but précis de faire aimer l'histoire, de revitaliser une certaine fierté nationale et de sauvegarder l'héritage culturel, le patrimoine, les traditions populaires, bref, la littérature orale.

En Nouvelle-Écosse, les auteurs se sont particulièrement intéressés à ce genre de récits. Félix Thibodeau, qui publie, en 1976, *Dans notre temps avec Marc et Philippe* et, en 1978, *Dans notre temps avec Mélonie et Philomène*, raconte sous forme de dialogues des faits et anecdotes qu'ont connus ou qu'auraient pu connaître des personnages de la Baie-Sainte-Marie, ainsi qu'il l'explique dans l'introduction de son premier texte : «*J'ai voulu par ce modeste travail transmettre quelques "épisodes" que mon père nous racontait ainsi que d'autres amassées par moi, par-ci, par-là*».

À travers des souvenirs aussi insolites que cocasses, il cherche donc surtout à décrire et à raconter les événements qui marquaient le quotidien des gens au début du siècle, tant ceux qui ont trait au travail (la drave, les clôtures, la coupe du bois, la boucherie...) que ceux qui concernent plutôt la religion ou la vie à la maison. Le vocabulaire qu'il utilise est celui de la Baie-Sainte-Marie ; le texte n'en est que plus riche.

Ce souci de se rappeler «d'autres récits qui réclament également une petite place dans les annales des faits oubliés» est aussi partagé par Désiré d'Éon, qui fait paraître, en 1979, *Histoire de chez-nous. Faits et anecdotes d'un temps qui n'est plus*. Il y trace l'histoire de Pubnico, un village de la Nouvelle-Écosse, dans lequel se mêlent faits historiques et anecdotes locales. Comme Thibodeau, d'Éon se préoccupe bien plus de la description que de l'analyse. Il cherche à faire connaître au lecteur la vie d'autrefois à travers une série d'histoires, mettant au rang de héros des personnages qui font maintenant partie de la «mythologie» de ce coin de pays ; en plus de décrire comment se faisait la pêche, il dresse, en appendice, la liste des bateaux qui ont appartenu à la flotte de Pubnico, témoignant ainsi de l'importance de la mer pour les gens de la Nouvelle-Écosse.

C'est avant tout pour rendre hommage aux femmes de chez elle et pour «donner à la femme acadienne de Clare la place qui lui revient dans l'histoire contemporaine de l'Acadie» qu'Édith Comeau-Tufts présente *Acadienne de Clare*, un portrait des femmes de la Baie-Sainte-Marie à travers les quelques-unes dont les noms sont retenus. Dans le même ordre, au Nouveau-Brunswick, il faut mentionner *les Entretiens du village* d'Émery LeBlanc, une série de textes qui cherchent à imaginer, à partir de faits historiques réels, quels ont été les débuts des plus grandes familles acadiennes, tant à l'époque de la colonie française que lors de la Déportation et au cours des années qui ont suivi.

Une écriture simple

Outre le souci de garder vivants des faits et une culture, voire une vision du monde que l'Acadien ne doit jamais oublier, tous ces auteurs ont une chose en commun : une simplicité et une humilité remarquables. Pierre Godin précisera dans son avant-propos : «Si je me suis décidé à écrire ce livre, ce n'est ni dans le but de vanter mes mérites personnels, ni de faire valoir un talent d'écrivain».

Cette absence de prétention a permis l'éclosion d'une littérature très près de la population, des textes dont la langue est celle de tous les jours : une langue simple, sans artifice, où les mots retrouvent leur signification au premier degré. L'auteur nomme les gens auxquels il s'adresse, les lieux auxquels il se réfère. Ainsi se crée, à l'intérieur même du récit ou du texte publié, un dialogue auteur/lecteur, une relation privilégiée qu'on ne retrouve pas ou très peu dans une littérature dont les visées sont différentes : «*En écrivant ce livre, j'ai rempli la promesse que je vous avais faite à la fin de* Petit Coin perdu I. *Vous avez répondu positivement au message que je vous adressais à la fin de mon premier livre. À mon tour, je partage avec vous la vie de mes quinze enfants et aussi la mienne.* [...] *Je raconte la vie, la vraie, la vie telle que je l'ai vécue. Simple et sans prétention*» Lina Madore, *Petit Coin perdu II*.

Ce souci de vérité et de sincérité caractérise à tous moments cette littérature où la petite histoire et la vie quotidienne prennent le pas sur l'imaginaire, où le «monde ordinaire» devient héros.

La critique cherche trop souvent à ne faire connaître que les grands titres d'une littérature. Toutefois, la popularité de certaines œuvres qualifiées d'éléments régionalistes à l'intérieur même d'une littérature dite régionale, n'est plus à prouver. Mais, à côté de poèmes remémorés, d'essais souvent consultés, de romans toujours feuilletés et de théâtre encore joué, que restera-t-il de ces œuvres sans prétention qui visent à préserver l'histoire locale et à faire revivre le folklore qui a forgé notre culture ? Quiconque veut connaître la culture acadienne aurait tout avantage à s'intéresser à ces œuvres. Ces textes présentent une histoire mêlée de quotidien et de folklore, très différente de celle des historiens, une histoire qui ne peut être écrite que par ceux qui la vivent.